

premiers philosophes, commencent à prendre leurs distances avec la religiosité populaire. Ils critiquent ouvertement le modèle du « saint prêtre » offert par Grignion de Montfort. Et l'Église elle-même est écartelée. Une partie de ses membres épouse les reproches des philosophes, mais une autre prend la défense de la religion populaire.

Grignion de Montfort devient un point de mire, adulé par les uns, méprisé par les autres. On fait le vide autour de lui. Il ne pourra pas réaliser son souhait le plus cher : fonder un ordre religieux qui lui survive. Heureusement, un évêque va le soutenir dans sa tâche : Mgr de Champflour, évêque de La Rochelle, préoccupé comme lui par l'évangélisation des pauvres.

CHAPITRE X

LES DERNIÈRES MISSIONS ET LA FONDATION D'ORDRES RELIGIEUX

En mai 1711 Grignion de Montfort arrive à La Rochelle; il n'a encore jamais rencontré Mgr de Champflour, en poste depuis 1702. Face à ses persécuteurs réels et imaginaires, le prélat lui est acquis à l'avance. C'est un ancien élève de M. Tronson à Saint-Sulpice; il partage les mêmes préoccupations missionnaires que Grignion de Montfort et il ne lui reprochera pas sa dévotion excessive à la Vierge Marie et son prosélytisme fougueux. Bien au contraire, il le soutiendra dans son œuvre d'apostolat, d'autant que son diocèse en a grand besoin. La Rochelle est l'ancienne capitale du protestantisme; les campagnes alentour ne sont guère pratiquantes. Montfort a donc l'entière confiance de l'évêque pour prêcher dans tout le diocèse.

A La Rochelle, il choisit l'église des dominicains; il est en effet tertiaire de saint Dominique depuis novembre 1710. Il commence par une grande mission dans la ville protestante en août 1711. Comme à l'accoutumée, il va prêcher trois missions séparées, l'une pour les femmes, l'autre pour les hommes, la troisième pour les soldats, très nombreux dans la garnison de la ville.

Il n'a aucun goût pour la conversion forcée des protestants, telle que l'a pratiquée l'intendant Marillac de sinistre mémoire en 1681. Au contraire, il compte s'appuyer uniquement sur le caractère grandiose des cérémonies et la ferveur exemplaire des participants.

Les huguenots avaient un grand respect à l'égard de la

Bible et accusaient les catholiques romains d'oublier les textes sacrés. Aussi, dans chaque paroisse anciennement huguenote, il organise une procession au cours de laquelle le livre de la Bible est solennellement porté sous un dais brillant de tous ses ors jusqu'à l'église.

Mais il est un brin provocateur en mettant son point d'honneur à créer partout des confréries du rosaire. Il n'est pas sans ignorer que les réformés n'apprécient pas le culte de la Vierge. Cependant, il se méfie des critiques et il demande respectueusement la permission de créer des confréries au maître général des dominicains à Rome. Il lui fait parvenir une lettre par le provincial des dominicains de France que celui-ci accompagne de ses propres recommandations.

C'est un véritable défi que Montfort lance en terre protestante à tous ceux qui lui reprochent sa dévotion excessive à la Vierge Marie; néanmoins, dans toutes les paroisses où il se rend, il accomplit à merveille son œuvre de création des confréries du rosaire, avec la bénédiction de Mgr de Champflour.

La mission de La Rochelle est la plus haute en couleur des missions de Montfort; elle bénéficie du soutien officiel de l'ensemble des autorités civiles, militaires et religieuses. D'ailleurs, les soldats de la garnison assurent la sécurité des processions, car on craint encore des manifestations d'humeur des réformés.

Le gouverneur militaire, M. de Mailly, regarde défiler les processions dans les rues de la vieille cité, du haut de son balcon.

L'évêque de La Rochelle est le seul de tous les prélats qu'il a connus à présider en personne les cérémonies. Il tient à témoigner de son soutien en donnant lui-même une bénédiction du saint sacrement.

Ainsi, dans la ville calviniste, Montfort est le bienvenu : la monarchie et l'Église font cause commune face aux réformés. Ici, personne n'oserait se plaindre des libertés qu'il prend parfois avec les dogmes : il officie pour la seule religion reconnue du royaume!

Il devient populaire auprès des soldats en tranchant leurs litiges et en leur donnant des conseils. Il élabore pour eux un règlement de vie, simple et précis,

sous forme d'un cantique facile à graver dans la mémoire.

*J'abhorre la femme et le vin,
Tous deux sont un mortel venin
Et tous deux me désarment.
J'évite toute oisiveté,
Je travaille avec sainteté,
J'évite les danses, les jeux,
Les cabarets et mauvais lieux
Dont les démons me charment.*

Le gouverneur militaire apprécie le bon ordre qui règne dans le régiment et il le récompense en l'invitant à sa table. Montfort, une fois n'est pas coutume, accepte ce déjeuner. Mme de Mailly, la femme du gouverneur, essaye de lui faire plaisir en envoyant chanter des cantiques une de ses domestiques maures, qui a une très belle voix!

La mission des soldats est une grande réussite :

« Tous les soldats y marchèrent nu-pieds, tenant un crucifix dans une main et un chapelet dans l'autre. Un officier, à leur tête, aussi nu-pieds, portait un étendard de la croix. Tous chantaient les litanies de la Sainte Vierge. Les chantres disaient : " Sainte Vierge, demandez pour nous "... et le chœur répondait : "... l'amour de Dieu! " »

A la fin de cette mission très suivie, deux immenses croix sont plantées, l'une à la porte Dauphine et l'autre à la porte Saint-Nicolas.

Alors que la croix de la porte Saint-Nicolas est lentement dressée, Montfort exalte le mystère de la Rédemption devant une foule énorme qui sanglote. Soudain, des cris montent de la foule. M. des Bastières, qui relatera ces faits, croit immédiatement à une attaque huguenote quand il parvient à distinguer dans le brouhaha général ce que crie en fait la foule :

– Miracle! Miracle! Nous voyons des croix en l'air! crient les gens.

M. des Bastières ne voit rien, pas plus que Montfort qu'il interrogera ensuite. D'après la tradition, certains ont vu les croix, d'autres non.

« L'abbé Pauvert, un des biographes de Montfort, commentera ainsi cette apparition étrange de croix dans le ciel : « Il ne faut pas s'étonner si Dieu les a fait paraître à plusieurs personnes et les a cachées aux autres : ça a été peut-être pour fortifier la foi de ceux qui étaient chancelants sur le mystère de Jésus crucifié, les autres n'ayant pas besoin de ce signe extérieur. »

Montfort prêche souvent dans les communautés religieuses féminines, très nombreuses à La Rochelle. En effet, celles-ci accueillent des jeunes filles protestantes converties, parfois enlevées à leurs parents en échange d'une bonne éducation. Ces institutions charitables bénéficient du soutien de la famille royale. Montfort enflamme le cœur de ses admiratrices; celles-ci désirent qu'il leur laisse un souvenir de son passage, une relique en quelque sorte. Comme il a gardé son habitude de sculpter de petites statues en bois de la Vierge tout en méditant, il leur laisse ces précieux souvenirs qu'elles pourront ensuite vénérer.

Sa préférence va au couvent de la Visitation, dont l'ordre a été fondé par François de Sales, car on y voue un culte au sacré-cœur, depuis les apparitions de Paray-le-Monial. Ce sera l'occasion pour lui de composer quelques cantiques au Sacré-Cœur pour les moniales.

Les succès rochelais de Montfort indisposent encore une fois les libertins à son égard et les propos malveillants vont bon train.

– Il est pire que tous les démons d'enfer; c'est un hypocrite qui séduit le menu peuple. On rendrait un grand service à l'État si on faisait disparaître ce malheureux; si je le rencontrais dans un lieu écarté, je le percerais d'un coup d'épée.

Quelqu'un a rapporté cette anecdote savoureuse : « J'étais à La Rochelle lorsque cet Antéchrist fit une mission à Saint-Louis. Deux de mes amis et moi, nous y allons une fois à dessein de l'entendre. Sitôt entrés, nous voilà de rire; il nous apostropha, en s'écriant de toutes ses forces : « Qui sont ces trois gens qui viennent d'entrer avec des perruques poudrées? Le démon les a suscités

pour empêcher le fruit de la mission; qu'ils sortent au plus tôt, ou je vais descendre de la chaire. »

« Puis il s'arrêta un instant. Nous sortîmes, et il recommença à prêcher. Si nous avions tenu ce charlatan à l'heure même, nous l'aurions exterminé. Nous avons depuis cent fois cherché l'occasion de le rencontrer seul, à l'écart; sûrement, nous lui aurions donné son compte. »

Les compères essayent bien de tendre un guet-apens au prédicateur inopportun. Ils l'attendent au coin d'une rue, mais celui-ci emprunte un autre chemin : la main de Dieu l'a encore une fois sauvé!

A La Rochelle, on tente aussi de l'empoisonner : on répand du poison dans un bouillon. Il s'en aperçoit vite et prend des remèdes qui le guérissent. Mais sa santé en restera fort altérée.

Cette aventure a donné prise à la croyance au complot, qui hantait les catholiques rochelais, fervents sujets de Sa Majesté. On croit voir des bateaux anglais croiser dans les parages, d'autant que le royaume est toujours en guerre contre les princes étrangers; en 1711, c'est la guerre de Succession d'Espagne. On craint aussi beaucoup les corsaires de Guernesey, qui profitent des troubles pour infester les parages des côtes.

Or Montfort – est-ce une bravade ou une provocation de sa part? – choisit ce moment pour aller prêcher une mission à l'île d'Yeu où Mgr de Lescure, évêque de Luçon, lui a demandé d'aller. On l'informe qu'un complot calviniste se fomenté : un marché a été conclu pour livrer les missionnaires à un corsaire anglais!

Il n'accorde pas foi à ces balivernes; il décide de partir. C'est une petite expédition à l'époque : seules des chaloupes font la traversée, et encore faut-il trouver un maître de chaloupe. On assure alors à Montfort que les corsaires de Guernesey rôdent dans les parages! Néanmoins, il embarque : mais à trois lieues de la côte, alors que le vent ne gonfle plus la voile latine, des corsaires apparaissent au loin. Tous les matelots s'écrient :

– Nous sommes pris! nous sommes pris!

Montfort, toujours imperturbable, le pied marin, chante ses cantiques. Il exhorte ses compagnons d'infor-

tune à l'imiter devant ce péril imminent mais ceux-ci, atterrés, ne peuvent sortir une seule strophe. Aussi, récitent-ils tous le chapelet d'un seul cœur. L'un des bateaux corsaires progresse dangereusement et les vents ne sont guère favorables à la chaloupe. Montfort implore la Vierge. Les vents tournent aussitôt, les mettant hors de portée du canon ennemi; et tous entonnent le *Magnificat* en action de grâces.

Grignon de Montfort rencontre à l'île d'Yeu une population de marins durement éprouvés par leur périlleux métier. La Vierge Marie n'a-t-elle pas son étoile dans le ciel, Stella Maris, qui guide dans la tempête et aide par sa lueur, à rentrer au port. Combien de marins ont eu la vie sauve grâce à cette Vierge qu'ils ont implorée lorsque le bateau était la proie des flots déchaînés!

Montfort pénètre donc sur une terre déjà conquise à l'avance à la dévotion à la Vierge. Sa statue trône dans toutes les chapelles de l'île et les femmes viennent y prier dès que le moutonnement des vagues annonce une tempête en mer.

Il n'y a qu'un seul esclandre pendant sa mission, prêchée à Saint-Sauveur : le gouverneur militaire de l'île refuse de participer aux cérémonies, faisant montre de la même hostilité que ses semblables du continent. Il le laisse cependant édifier un calvaire sur un promontoire.

En juillet 1712, au retour de ses prédications de Vendée, il est à nouveau en Aunis. Il sillonne la bande littorale, de La Rochelle à l'île d'Oléron, en passant par Fouras et l'île d'Aix. Ces paroisses de bord de mer sont très difficiles : les gens y vivent de la pêche ou de la culture des moules. Pêcheurs et boucholeurs sont peu religieux. Les prédications de Montfort les laissent indifférents. Il a beau sévir contre les marchands, les revendeurs de produits de la mer et leur prédire maintes catastrophes, il se heurte à un mur. Autant de mauvaises paroisses à marquer d'une croix noire!

Il prêche ainsi en vain à Thairé, Saint-Vivien, Esnandes, Courson.

Miné par la maladie, il sent sa fin proche : or il garde toujours l'espoir de voir se joindre à lui quelques prêtres

pour ses missions et veut donner naissance, avant de mourir, à un ordre exclusivement missionnaire. En juillet 1713, il fait un voyage à Paris pour rencontrer les sulpiciens. Il tente de convaincre les supérieurs de Saint-Sulpice de lui envoyer quelques prêtres pour le suivre dans ses missions.

Son ami Poullart des Places est mort à trente et un ans en 1709; un prêtre, originaire aussi du diocèse de Saint-Malo, M. Bouic, l'a remplacé à la tête de la communauté du Saint-Esprit. Celui-ci l'invite à donner des conférences aux jeunes séminaristes, dans l'espoir de susciter des vocations. Mais la vie future que Montfort leur propose n'est pas nécessairement faite pour les séduire; il ne leur offre que le renoncement total au monde et il faut être bien téméraire pour le suivre.

- Imiter la pauvreté des Apôtres, leur dit-il, dépouillez-vous de tout comme eux, ne tenez en rien à la terre. Alors tout vous sera possible, parce que Jésus-Christ sera en vous comme il était en eux.

La sagesse de l'Évangile, c'est de « s'appauvrir, se mortifier, se cacher, s'apetisser, s'humilier pour plaire à Dieu ».

Ses prédications sont très suivies. Mais il ne peut convaincre un seul séminariste de le rejoindre en dépit de l'accueil courtois qu'il a reçu. Il leur laissera une statue de la Vierge revêtue d'un ample manteau ouvert en éventail, à l'ombre duquel il y a douze petites figures de prêtres, les mains jointes et les yeux fixés sur la Vierge.

Il est de retour à La Rochelle fin août 1713. Il tombe alors gravement malade et se fait soigner dans l'hôpital des frères de la Charité. Le séjour infructueux de Paris l'a particulièrement aigri. Il se compare, dans l'une de ses lettres, à « une balle dans un jeu de paume », que tout le monde se renvoie : « Je suis comme une balle dans un jeu de paume; on ne l'a pas sitôt poussée d'un côté qu'on la pousse de l'autre en la frappant rudement; c'est la destinée d'un pauvre pécheur; c'est ainsi que je suis sans relâche et sans repos depuis treize ans que je suis sorti de Saint-Sulpice. »

Au printemps de 1714, il descend vers le diocèse de Saintes pour prêcher une mission au Vanneau. L'évêque

en est Mgr Le Pileur depuis le 14 avril 1711. Or, la Bulle *Unigenitus* a été publiée le 8 septembre 1711. Bien que l'évêque de Saintes ne soit pas janséniste, son entourage accueille très mal cette nouvelle immixtion papale dans les affaires religieuses qui touchent le royaume de France.

La mission du Vanneau subit les contrecoups de la bulle. L'évêque de Saintes retire leurs pouvoirs aux missionnaires; il leur permet cependant d'achever leur mission.

Montfort revient dans la citadelle rochelaise qui est devenue son havre de paix. Là, il est à l'abri des intrigues jansénistes et gallicanes.

Il prêche dans le courant de l'année 1714 dans l'île d'Oléron, à Saint-Christophe, Vérines, Saint-Médard, Le Gué d'Alléré, Saint-Sauveur, Nuaille, La Jarrie, Croix-Chapeau, Marennnes.

L'été 1714, Grignon de Montfort, de plus en plus hanté par son désir de fonder un ordre missionnaire, part en Normandie consulter son ami d'enfance et d'adolescence, Jean-Baptiste Blain, devenu chanoine à Rouen.

Il arrive à Avranches le 14 août 1714. Le 15 août, jour de la fête de l'Assomption, il reçoit une nouvelle « croix » : l'évêque d'Avranches Mgr Desmaretz, lui interdit non seulement de prêcher mais même de dire la messe dans son diocèse. Il s'était déclaré contre la bulle *Unigenitus*.

Montfort loue aussitôt un cheval pour aller dans le diocèse voisin de Coutances. Il peut célébrer une messe en ce jour saint à Villedieu-les-Poêles.

Le 17 août, il est à Saint-Lô. Il y prêche d'abord dans un hôpital, son lieu de prédilection quand il arrive dans une ville nouvelle. Il est autorisé à commencer une prédication dans la cathédrale Notre-Dame. Mais elle est interrompue par les cabales provoquées par sa venue. Le vieil évêque de Saint-Lô, Mgr Loménie de Brienne, cède aux pressions des jansénistes, mais son collègue de Coutances le fait revenir sur sa décision.

Finalement, la mission est un succès. Il excelle dans l'art de mettre fin aux litiges qui opposent les habitants

d'une ville vouée au gros commerce et siège d'un bailliage et d'une élection. Il reprend ses conférences dialoguées, répondant tour à tour aux libertins et aux jansénistes.

Montfort arrive enfin à Rouen. Jean-Baptiste Blain, qui ne l'avait pas revu depuis dix ans, retrouve un homme vieilli, maigre, les cheveux blanchis; son organisme usé laisse présager une mort prochaine.

Il vient demander conseil à son meilleur ami parce qu'il s'interroge sur la haine qui le poursuit et s'étonne de ne pas trouver de prêtres pour l'accompagner dans ses missions.

Blain va essayer de lui fournir la réponse. Lui-même a refusé de le suivre et n'admet pas le spectacle rebutant que son ami donne du prêtre idéal; il comprend fort bien que ses humiliations publiques, son non-respect de la bienséance dissuadent les postulants qui se présentent.

« S'il voulait s'associer dans ses desseins et dans ses travaux d'autres ecclésiastiques, disait J.-B. Blain, il devrait rabattre de la rigueur de sa vie ou de la sublimité de ses pratiques de perfection. »

Grignon de Montfort est un entêté qui dédaigne tous les conseils de prudence. Finalement, se demande J.-B. Blain, ne mérite-t-il pas tous ses déboires? Ne faut-il pas mieux accomplir moins de bien et rester dans l'obéissance? Ses excentricités n'apportent-elles pas de l'eau au moulin des libertins, qui se moquent du spectacle qu'il donne de la religion? N'a-t-il pas eu les mêmes supérieurs que lui à Saint-Sulpice? Et ces saints hommes ne font-ils pas le bien en silence, tout en étant respectés? Montfort est-il plus efficace dans son apostolat?

Voilà les questions que se pose Jean-Baptiste Blain. Il égrène devant Louis-Marie Grignon de Montfort la litanie des reproches qui lui sont faits, mêlant son opinion personnelle à l'ensemble des critiques du siècle. Montfort n'est pas à court d'arguments pour lui répondre; mais ceux-ci dénotent la singularité du personnage.

Lors de son séjour à Rouen, il prêche dans deux communautés de religieuses, notamment chez les sœurs du Sacré-Cœur d'Ernemont dont s'occupe Jean-Baptiste Blain. Pendant son sermon, il adopte un comportement

étrange dont il a coutume, selon son ami Blain, mais dont il feint de ne pas s'apercevoir. Une jeune moniale le fixe intensément. Est-ce pour le désarçonner? Les femmes semblaient s'être fait une spécialité de donner des distractions au saint homme pendant ses sermons. Toujours est-il que Grignon de Montfort l'apostrophe violemment :

- Vous me regardez, lui dit-il : convient-il qu'une jeune fille fixe ses yeux sur un prêtre?

J.-B. Blain donnera l'interprétation de ce comportement étrange dans ses *Mémoires* : « Cela me fit juger qu'il n'était pas maître de certaines singularités qui lui échappaient sans qu'il y fit attention, et qui servaient de matière à l'humilier. »

Interrogé sur cet incident, il lui répond qu'il ne vit pas par lui-même, mais que c'est Dieu qui se manifeste en lui; aussi se laisse-t-il guider par la Providence, acceptant tout ce qui lui arrive comme un don du ciel. En conséquence, il reconnaît qu'il n'a pas conscience de ses mœurs singulières.

- Mais où trouvez-vous dans l'Évangile des preuves et des exemples de vos manières singulières et extraordinaires? Pourquoi n'y renoncez-vous pas ou ne demandez-vous pas à Dieu la grâce de vous en défaire? Les rebuts, les contradictions, les persécutions vous suivent parce que vos singularités les attirent, lui répond J.-B. Blain.

Mais Grignon de Montfort estime qu'il applique l'Évangile à la lettre, jusqu'à l'avoir parfaitement intériorisé. Il découvre la vie au gré des événements, comme s'il lui arrivait les mêmes aventures qu'au Christ.

Il imite le Christ en tout point. Il sait que cette voie le mène tout droit au Golgotha et s'en réjouit. Plus il souffre plus il est proche du Christ. C'est la voie qu'il a choisie, la plus courte, dit-il, pour aller à Dieu. N'était-ce pas la même qu'avaient choisie ses prédécesseurs, les Apôtres, les saints comme François d'Assise et Bernardin de Sienne? Pour lui, sa vie n'a donc rien de si extraordinaire, car d'autres l'ont vécue avant lui.

La vie est un combat incessant contre le démon, un corps à corps, dit-il, Jean-Baptiste Blain a conscience d'avoir en face de lui un homme hors du commun. Il se

console en pensant que ses « saillies de zèle » ne sont que l'exacerbation de sa sainteté.

Il sait bien que M. Leschassier, en qui il a une confiance sans bornes a reconnu autrefois la perfection de Montfort. Aussi s'interroge-t-il : faut-il couper les ailes à une puissante personnalité et la juger seulement selon les règles de la convenance qu'on applique aux hommes ordinaires?

Il ne sortira rien de l'entretien entre les deux hommes. Grignon repart comme il est venu. Son ami Blain refuse toute collaboration à son œuvre missionnaire.

A son retour de Normandie, Montfort s'arrête à Nantes. Il s'y repose dans cette maison des incurables qu'il avait fondée. Il lui tient à cœur d'y transporter, avant de mourir, les fameuses statues qui devaient orner le calvaire de Pontchâteau.

Puis il gagne Rennes, la ville de son adolescence qui, selon lui, est devenue une nouvelle Babylone. On y festoie beaucoup et les gens du monde se moquent éperdument de la religion. La marquise de Sévigné a confirmé cette réputation de Rennes : la réunion des États de Bretagne, a-t-elle raconté, était l'occasion d'un grand étalage de toilettes et le gouverneur y donnait force banquets auxquels venaient le ban et l'arrière-ban des États.

Mais, surtout, au début du XVIII^e siècle, les milieux parlementaires s'affranchissent de toute tutelle, celle de la monarchie comme celle de l'Église. Il n'est pas surprenant que Grignon de Montfort ait violemment dénoncé dans un cantique les mœurs de ces milieux, qui rejettent ostensiblement la religion qu'il prêche.

*On y passe la journée
Sur la rue ou dans les jeux.
L'église est abandonnée,
Son séjour est ennuyeux,
Une heure y semble une année.*

*Que de femmes malheureuses
Sous un air de gaieté!*

*Que de filles scandaleuses
Sous un air de sainteté!
Que de têtes orgueilleuses
Sous un habit emprunté!*

*Que voit-on dans les églises?
Souvent des badins, des chiens,
Des causeuses, des mieux mises;
Des libertins, des païens,
Qui tiennent là leurs assises
Parmi très peu de chrétiens,
Adieu Rennes...*

Une seule personne de la haute société rennaise a été conquise par Grignon de Montfort, c'est M. d'Orville le subdélégué de l'intendant de Bretagne. Il habite un hôtel particulier sur une place assez écartée dans la rue Haute : c'est un lieu de rendez-vous et des désordres s'y produisent, qui indisposent le malheureux homme devenu dévot.

– Plaçons au-dessus de votre portail, dans une belle niche, une statue de la Vierge Marie; j'ai confiance que l'on verra bientôt cesser les scandales, lui conseille-t-il.

Il prend alors l'habitude de réciter le chapelet tous les soirs devant la statue, entouré de pieux voisins.

Les libertins tentent de revenir mais M. d'Orville les disperse avec un fouet. Il est très gêné quand les carrosses de ses amis passent devant son hôtel. Selon la tradition, il tient bon, ne craignant pas d'afficher publiquement sa dévotion devant de nobles gentilshommes.

En novembre 1715, Grignon de Montfort retourne à La Rochelle. Dès lors, il ne quittera plus le diocèse jusqu'à sa mort. Il se contente de rayonner autour de la ville, allant parfois se reposer dans son ermitage de Mervent.

Mais plus l'heure de sa mort approche, plus il souhaite laisser une compagnie de missionnaires qui lui survive : « Mon très cher père, avait-il écrit autrefois à M. Leschassier, je ne puis m'empêcher, vu les nécessités de l'Église, de demander continuellement, avec gémissement, une petite et pauvre compagnie de bons prêtres qui exerce sous l'étendard et la protection de la Sainte Vierge. »

Il n'a que trop vérifié lors de ses pérégrinations la déchristianisation générale. Trop d'églises dans les campagnes sont à l'abandon. Trop de prêtres vivent comme les gens du monde, alors que les gens du peuple ont besoin de connaître Jésus-Christ.

Il veut constituer des équipes de missionnaires qui sillonnent le pays, comme le Christ parcourait la Palestine suivi de ses disciples. Il n'a cure des gens du monde, seules comptent les campagnes désormais.

Dans un de ses cantiques, il opposait les églises abandonnées aux demeures luxueuses des gens du monde :

*Tout reluit chez Monsieur, il est très bien meublé,
L'Église est dans l'oubli, l'autel est dépouillé (...)
Un crucifix rompu, des tableaux tout poudreux
Des linges tout pourris, des ornements crasseux,
Des livres déchirés, la lampe sans lumière,
Toute chose à l'envers, jetée dans la poussière.*

Face à l'impiété qui gagne le monde, il ressent ce besoin urgent de fonder une compagnie. Le temps presse car la fin du monde va arriver, il faut s'y préparer, sauver ce qui peut encore l'être. Il s'inquiète de l'état de l'Église, signe de la fin des temps toute proche :

« Votre divine loi est transgressée; votre Évangile est abandonné; les torrents d'iniquité inondent toute la terre et entraînent jusqu'à vos serviteurs; toute la terre est désolée; l'impiété est sur le trône; votre sanctuaire est profané, et l'abomination est jusque dans le lieu saint », clame-t-il dans sa prière.

Or il est seul, il n'a aucun appui. Les supérieurs de Saint-Sulpice sont restés très méfiants vis-à-vis de lui. Cependant, malgré les réticences, on accepte de lui envoyer, de temps en temps, de jeunes prêtres pour l'aider dans ses missions; mais ceux-ci ne sont pas liés par des règles strictes et ils peuvent quitter le missionnaire quand ils le désirent. Ainsi sera-t-il toute sa vie abandonné par ses acolytes d'un moment. Seuls quelques-uns lui demeureront fidèles, comme M. Vatel.

Il est tenaillé par ce désir de créer une véritable petite armée, une compagnie de guerriers fougueux marchant

l'étendard au vent dans les campagnes, comme les croisés en Terre sainte. Il parle d'une « armée bien rangée en bataille et bien réglée, pour attaquer de concert les ennemis de Dieu qui ont déjà sonné l'alarme. Ils lanceront, par leurs ardentés prières, des traits contre leurs ennemis, pour les terrasser ou les convertir.

Peu de temps avant sa mort, il lance un appel désespéré à Dieu pour qu'il exauce ses vœux, dans une prière restée célèbre sous le nom de Prière embrasée. Il compare ses missionnaires aux « animaux mystérieux d'Ezéchiel, qui auront l'humanité de l'homme, par leur charité désintéressée et bienfaisante envers le prochain ». Ils auront « le courage du lion, par leur sainte colère et leur zèle ardent et prudent contre les démons, les enfants de Babylone; la force du bœuf, par leurs travaux apostoliques et leur mortification contre leur chair; et, enfin, l'agilité de l'aigle par leurs contemplations en Dieu ».

Aimant utiliser ces comparaisons avec les animaux, il décrit sa compagnie comme « un troupeau d'agneaux paisibles (...) ramassés parmi les loups; une compagnie de chastes colombes et d'aigles royaux parmi tant de corbeaux; un essaim de mouches à miel parmi tant de frelons; une troupe de cerfs agiles parmi tant de tortues; un bataillon de lions courageux parmi tant de lièvres timides ».

Sa compagnie, il l'a toujours voulu ainsi, s'appellera Compagnie de Marie, de la même façon qu'Ignace de Loyola avait appelé la sienne Compagnie de Jésus. Le choix de cette appellation prouve l'importance qu'il attache à la Vierge Marie, comme rempart contre le démon, principal ennemi des hommes. Les membres de cette compagnie seront mariés à la Vierge Marie, afin de « devenir plus blancs que la neige par leur union à Marie », et de « s'enrichir de la rosée du ciel ».

Dans la Genèse, Yahvé avait dit : « Je mettrai des inimitiés entre toi et la Femme, entre ta race et la sienne, et elle t'écrasera la tête ».

Les missionnaires de Montfort seront d'abord des serviteurs de Marie, « portés dans son sein, attachés à ses mamelles, nourris de son lait, soutenus de son bras, enrichis de sa grâce ». Ses missionnaires se serviront « du

saint rosaire comme d'une fronde. Ils brûleront comme des feux, aboieront comme des chiens, éclaireront les ténèbres du monde comme de vrais soleils. Ils écraseront partout où ils iront la tête du serpent ».

Mais cette compagnie de missionnaires tant désirée, il ne pourra la créer de son vivant. Ses disciples ne seront qu'éphémères car il les soumet à des astreintes très pénibles et à des sautes d'humeur qui découragent leur bonne volonté. Au bout de plusieurs missions, il est abandonné par la plupart d'entre eux. Néanmoins, des gens rencontrés au hasard, des « vagabonds de Dieu » le suivent parfois, comme ce Mathurin, rencontré dans une église de Poitiers vers 1706, qui l'accompagnera partout. Très dévoué à Montfort, ce Mathurin n'était pas prêtre; il ne recevra d'ailleurs la tonsure qu'après la mort de Montfort et ne deviendra jamais prêtre. Il mourra en 1760.

Toutes les discussions qui naissent autour de sa personne sont peu faites pour enthousiasmer les postulants. Les interdictions d'officier édictées par les évêques ne font que les rebuter. Les ennuis que Montfort s'attire retombent toujours sur son entourage d'un moment.

Il en convient lui-même : « Je ne suis jamais dans aucun pays que je ne donne un lambeau de ma croix à porter à mes meilleurs amis, souvent malgré moi et malgré eux; aucun ne peut me soutenir et n'ose se déclarer pour moi qu'il n'en souffre et quelquefois qu'il ne tombe sous les pieds de l'enfer que je combats, du monde que je contredis, de la chair que je persécute. Une fourmilière de péchés et de pécheurs que j'attaque ne me laisse ni à aucun des miens aucun repos. »

A sa mort, en 1716, il ne sera assisté que de deux disciples, Adrien Vatel et René Mulet.

Adrien Vatel, prêtre originaire du diocèse de Coutances a vu Montfort à Paris, au séminaire Saint-Sulpice, mais il répond à l'appel du large et part aux colonies, comme beaucoup de jeunes prêtres ardents; c'est au hasard d'une escale à La Rochelle qu'il rencontre réellement Grignon de Montfort pour la première fois en 1713. Il reste à terre et décide de le suivre; il l'accompagne dans ses missions

jusqu'à sa mort en 1716; il prononcera ses vœux en 1722, entre les mains du père Mulot.

René Mulot, lui, deviendra le véritable exécuteur testamentaire de Louis-Marie Grignon de Montfort. Né à Fontenay-le-Comte, il est devenu prêtre et va aider un cousin, vicaire à Soullans, l'abbé Collin; c'est là qu'il rencontre Montfort qui prêche dans la paroisse voisine de La Garnache. Une santé très chancelante l'oblige à quitter Soullans et à se retirer chez son frère, le prieur de Saint-Pompain. Le père Mulot est presque paralysé. Grignon de Montfort se déplace, sur sa prière, pour faire une mission à Saint-Pompain en 1715. Le lien entre les deux hommes est scellé. Le père Mulot devient l'héritier de Montfort.

Mulot et Vatel ne commencent à « missionner » officiellement que pendant le carême 1718.

Grignon de Montfort détermine les règles de la compagnie rêvée en 1713. Il ne veut pas de prêtres sédentaires mais des hommes allant comme lui, de paroisse en paroisse, au gré de la Providence, jusqu'à l'épuisement de leurs forces. Cela implique l'absence de lieux fixes pour ces hommes ayant rompu toute attache avec le monde et entièrement dévoués à la cause de Dieu. Il ne fait qu'une exception, la maladie. Il admet alors qu'ils puissent se reposer dans un lieu déterminé. Il redoute à ce point l'enlèvement de ces prêtres dans une cure devenue villégiature qu'il leur interdit dans son projet de règlement de « vicarier, régir des cures, enseigner la jeunesse ou former des prêtres dans les séminaires ». Les missionnaires doivent être gens de nulle part et de partout, toujours prêts à partir là où on les appelle.

Ses vœux seront loin d'être respectés dans leur intégralité. Ses disciples n'éviteront pas une certaine sédentarisation, en s'établissant à Saint-Laurent-sur-Sèvre d'où ils rayonneront. Et la compagnie qu'ils créeront ne s'appellera pas Compagnie de Marie mais Communauté du Saint-Esprit, nom qu'avait donné Poullard des Places à son institution, car la plupart des premiers missionnaires viendront de cette maison.

Grignon de Montfort a beaucoup plus de succès auprès des femmes. Sa ferveur, son regard illuminé fascinent les

jeunes filles et les dames de la société. Combien d'entre elles n'hésitent pas à lui venir en aide matériellement! Il leur apparaît comme un saint.

L'ordre des filles de la Sagesse est fondé en 1715, avec la bénédiction de Mgr de Champflour, évêque de La Rochelle.

Ses deux premières disciples et admiratrices, Louise Trichet que nous avons déjà évoquée et Catherine Brunet, s'occupaient des pauvres à l'hôpital de Poitiers. Louise avait été consacrée, mais pas Catherine. La Sagesse était le nom de l'association pieuse qu'à l'origine il avait créée à l'intention des malades et des infirmes de l'hôpital.

Grignon de Montfort n'eut pas d'ailleurs de relations très suivies avec elles, se contentant d'envoyer des lettres de temps en temps; mais il n'avait pas oublié leur existence.

Aussi, en 1713, il s'entretient avec Mgr de Champflour de la possibilité de les faire venir à La Rochelle, pour enseigner dans les écoles charitables. Il sollicite les deux jeunes filles, une première fois, en 1713, sans obtenir de réponse; il leur réécrit à la fin de 1714 :

« Vous faites, il est vrai, de grands biens en votre pays; mais vous en ferez de bien plus grands dans un pays étranger. Et nous remarquons que, depuis Abraham jusqu'à Jésus-Christ, depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, Dieu a retiré de leurs pays ses plus grands serviteurs, parce que, comme dit Notre-Seigneur, personne n'est prophète dans son pays. Je sais que vous aurez des difficultés à vaincre; mais il faut qu'une entreprise aussi glorieuse à Dieu et aussi salutaire au prochain soit parsemée d'épines et de croix, et si on ne hasarde pas quelque chose pour Dieu, on ne fait rien de grand pour lui. »

Louise Trichet semble avoir hésité avant de répondre favorablement; elle subit l'influence de l'évêque de Poitiers, Mgr de La Poype, qui avait ordonné à Montfort de quitter son diocèse en 1706. Ses parents eux-mêmes appartenant aux milieux parlementaires freinent le départ de leur fille et écrivent à Mgr de Champflour. L'évêque de La Rochelle répond lui-même à Louise Trichet :

« Comme vous lui avez marqué que tout ce qui vous arrêtaient était que Monsieur votre père et Madame votre mère ne voulaient pas vous permettre de quitter Poitiers pour venir ici, sans une assurance de ma part que je pourvoirai à ce qui sera nécessaire pour votre temporel, je puis vous assurer que je ne vous laisserai manquer de rien. »

Finalement, les deux novices arrivent à La Rochelle en avril 1715, pendant que Montfort prêche une mission à Taugon. Dès qu'il apprend la nouvelle de leur arrivée, il s'empresse de leur écrire et de leur faire ses premières recommandations. Cette lettre paternelle prouve à quel point Montfort pouvait être tatillon.

« Suivez dès à présent les petites règles que je vous ai envoyées et communiez tous les jours, parce que toutes deux vous en avez grand besoin, pourvu que vous ne tombiez en aucun péché véniel de propos délibéré. On m'a dit que vous couriez voir la ville; je n'ai pu croire cette vaine curiosité dans les filles de la Sagesse, qui doivent être à tout le monde un exemple de modestie, de recueillement et d'humilité. »

Il se mêle de tout, semblant avoir une prédilection pour entrer dans les menus détails; aussi ne peut-il s'empêcher d'ajouter des recommandations, comme « Apprenez à bien écrire et ce qui peut vous manquer; achetez pour cela quelques livres d'écriture moulée ». Il leur rappelle enfin la règle impérative du silence à observer rigoureusement: « Dans le commencement, vous ne pouvez être trop fermes à garder le silence et à le faire garder à la communauté et à l'école; car si vous laissez causer sans permission, tout est perdu. » Il ajoute à l'intention d'une institutrice: « Il ne faut pas que Marie-Reine aille dans la maison tout d'abord avec ses filles, qui ne sont pas stylées au silence qu'il faut garder. »

Il accueille ces chères novices au soir des Rameaux, le 14 avril 1715. C'est la joie des retrouvailles. Dix ans ont passé, pendant lesquels Montfort, pris dans l'engrenage de ses déplacements incessants, remettait toujours à plus tard la création d'un ordre de religieuses.

Son rêve est enfin réalisé et le dessein de Dieu accompli. Les deux novices portent l'habit de bure grise qu'il a

créé autrefois pour elles à Poitiers. Curieusement, les règles qu'il a établies pour les femmes sont moins contraignantes que celles des hommes. Mgr de Champflour les approuve officiellement par un acte épiscopal le 1^{er} août 1715.

Ce qui caractérise une fille de la Sagesse, c'est d'abord sa spiritualité. « Les heureuses filles, dit-il, que le Saint-Esprit appellera de la funeste Babylone dans la compagnie des filles de la Sagesse, n'y viendront pas seulement pour porter le beau titre de filles de la Sagesse, mais pour apprendre les règles et les maximes de la divine Sagesse et pour les pratiquer parfaitement en s'y exerçant nuit et jour. »

L'abstinence de viande n'a lieu que le mercredi et le jeûne le samedi, et encore quand « elles se portent bien ». Montfort recommande surtout les petites mortifications: « Par exemple, dit-il, se priver d'une parole inutile, arrêter ses regards, étouffer un mouvement de colère, d'impatience... »

« Attachez-vous surtout à la mortification de votre volonté propre, en la soumettant à toute sorte d'obéissance pour l'amour de Dieu. »

Jusqu'à sa mort, il suit pas à pas la vie de ses premières « filles ». Il a trouvé là un terrain privilégié pour exercer son esprit pointilleux. Il ne cesse de leur envoyer des lettres de recommandations, pleines de conseils, comme celle du 31 décembre 1715: « Ne vous impatientez pas de mon absence. Ma personne et ma propre volonté toute diabolique, quelque bonne qu'elle paraisse, gêne tout. Moins j'aurai de part à cet établissement, plus il réussira, j'en suis certain.

« Cependant, que chacune m'écrive tous les mois pour me marquer :

- 1^o ses principales tentations dans le mois;
- 2^o ses principales croix bien portées;
- 3^o ses principales victoires sur soi-même, et qu'on m'instruise des principaux événements qui arriveront. »

« Je vous souhaite une année pleine de combats et de victoires, de croix, de pauvreté et de mépris », disait-il pour la nouvelle année 1716.

Marie-Louise Trichet recevra sa dernière lettre écrite quelques jours avant sa mort. Ce testament spirituel est un hymne à la croix, cette croix qui « a été abattue avec mépris et horreur, cachée et oubliée dans la terre pendant plus de quatre cents ans ».

« J'adore, disait-il, la conduite juste et amoureuse de la divine Sagesse sur son petit troupeau, qui est logé à l'étroit chez les hommes, pour être logé et caché au large dans son divin Cœur qui vient d'être percé pour cet effet. Oh! Que ce cabinet sacré est salutaire et agréable à une âme vraiment sage. Elle en est sortie avec le sang et l'eau quand la lance le perça; elle y trouve son rendez-vous assuré quand elle est persécutée de ses ennemis. Elle y demeure cachée avec Jésus-Christ en Dieu, mais plus conquérante que les héros, plus couronnée que les rois, plus brillante que le soleil, plus élevée que les cieux. »

A l'automne 1715, Grignon de Montfort se rend à Saint-Pompain qui avait la réputation d'être une paroisse difficile. Montfort eut une première satisfaction, celle de gagner à sa cause son prieur, M. Mulot, le frère du missionnaire. Le prieur était surtout un homme du monde. Il suivait la mission par pure convenance, pour donner le bon exemple à ses paroissiens; mais son cœur restait de pierre. Un soir, il tombe à genoux devant Montfort, saisi par l'émotion, et demande l'absolution de ses péchés. Il s'éloignera alors des plaisirs mondains et mènera une vie faite de piété et de dévotion.

A Saint-Pompain, Grignon de Montfort a en face de lui une population qui lui résiste. C'est l'hiver et les gens semblent peu ardents. Montfort compose un cantique pour réveiller les habitants :

*Malgré le feu, malgré le fer,
Malgré le froid, malgré l'hiver,
Malgré les plaintes de la chair,
Cherchons la grâce,
Et qu'il vente et qu'il glace,
Cherchons la grâce et malgré l'enfer.*

Toutes les strophes sont des appels :

*Si nous souffrons pour aller là,
Le paradis vaut bien cela...*

*Remuez-vous, gens paresseux,
Malgré l'éloignement des lieux.*

*Laisse tes travaux, laboureur,
Termine tes procès, plaideur,
Renonce à tes péchés, pécheur.*

Les foires de Saint-Pompain ont lieu le dimanche, jour du Seigneur. Montfort ne peut accepter pareille coïncidence!

A la fin de la messe, alors que la foire bat son plein, la procession sort de l'église: en tête, le bataillon des fillettes et des petits garçons, le chapelet à la main, puis les vierges avec leur long voile blanc et au doigt l'anneau de leur promesse, puis la confrérie des pénitents en longue robe et pieds nus, enfin les fidèles, tous chantant. Ce jour-là, Montfort a choisi une démonstration de force qui en impose aux forains, mais sans recourir à la violence: la procession s'avance à travers les étalages et les baraques des forains, sans rien heurter, à la stupéfaction des bateleurs et des badauds qui se rangent pour les laisser passer et font silence. La procession ondule, se faufile à travers la foire, puis la contourne, imposant le respect et rappelant leurs devoirs aux chrétiens oublieux du jour du Seigneur.

Et la foire cesse faute de « combattants », les musiques se taisent, et les forains doivent plier bagage, de peur d'une vengeance divine.

Alors qu'il est à Saint-Pompain, son père, Jean-Baptiste Grignon de La Bachelleraie, décède à Couascavre, le 21 janvier 1716. Le « saint » ne manifeste aucune émotion à cette nouvelle. Jean-Baptiste Grignon est retourné dans la maison du Père, d'où il est venu; Montfort récite la parole de Job: *Dominus dedit, Dominus abstulit, sit nomen Domini benedictum.*

M. des Bastières lui demande, le lendemain, pourquoi il a paru si insensible à la mort de son père :

– Le péché véniel, répond-il, est un plus grand mal que la destruction de tout l'univers, il vaut mieux pleurer le péché que la perte de tous ses parents, parce qu'il est inutile et même très dangereux de s'opposer à la volonté de Dieu.

Le père et le fils se rejoindront dans la tombe la même année.

CHAPITRE XI

LA MORT DE GRIGNION DE MONTFORT,
SA SAINTETÉ, SON HÉRITAGE

La mort de Louis-Marie Grignon de Montfort

Grignon de Montfort, accompagné du prieur de Saint-Pompain et de son frère, arrive à Saint-Laurent-sur-Sèvre, le 1^{er} avril 1716.

La mission commence le dimanche 5 avril, jour des Rameaux. Montfort est déjà très affaibli et ses amis se demandent s'il arrivera à terminer cette mission. Il n'en désire pas moins la commencer.

Le mercredi 22 avril, Mgr de Champflour, manifestement prévenu de son état, vient visiter la paroisse en grande pompe. Bien qu'exténué, il tient à faire un sermon devant l'évêque qui l'a soutenu contre vents et marées. Le sermon fini, il s'alite; il est atteint d'une pleurésie aiguë. Il ne se relèvera pas.

Le 27, il fait son testament, répartissant ses livres de prédication entre ses principaux disciples. Il lègue trois de ses étendards à Notre-Dame-de-Toute-Patience de La Séguinière, quatre autres à Notre-Dame-de-la-Victoire à La Garnache et chacune des quinze bannières du rosaire à une paroisse de l'Aunis où le rosaire puisse persévérer. Enfin il demande de placer son cœur sous le marchepied de l'autel de la Vierge.

Le bruit de son agonie s'étant vite répandu, la foule accourt. Sa chambre est envahie de fidèles qui réclament sa bénédiction avant qu'il ne meure. Il les bénit par trois fois avant de rendre l'âme. Son corps est toujours entouré